

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

ÉDITO **Bâtir mieux**



Après avoir évoqué, dans notre numéro précédent, les destructions liées au séisme et au tsunami du 11 mars 2011, il nous a semblé utile de nous intéresser à ceux qui bâtissent, les architectes. En particulier à l'un d'entre eux : KUMA Kengo. Après avoir contribué à une architecture imposante dans les années 1980, il a radicalement changé et s'appuie désormais sur une philosophie au cœur de laquelle l'homme et la nature parviennent à cohabiter en harmonie. Célèbre au Japon, il l'est aussi de plus en plus en France où il a signé, signe et va signer plusieurs projets qui reflètent justement sa dimension humaniste et son envie de créer un lien entre l'homme et l'environnement qui l'entoure.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

4,3 % **Tel est le rebond de la production industrielle japonaise en janvier. Un chiffre encourageant qui, selon les experts, devrait être confirmé dans les prochains mois grâce à la reprise économique en Chine et l'adoption du plan de relance américain. Toutefois, sur une année, la production industrielle demeure en net déclin (-5,2 %), selon les chiffres du ministère de l'Économie, du Commerce et de l'Industrie (Meti).**

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Futaba, préfecture de Fukushima



© Eric Rechsteiner

Ce *daruma*, mascotte de la ville de Futaba, renversé par le tremblement de terre du 11 mars 2011, est resté intouché depuis. L'ensemble de la population de la commune a été évacué après l'accident nucléaire qui a frappé la centrale de Fukushima Daiichi. Depuis 2013, seulement 4 % de la commune est ouverte aux visiteurs et résidents qui ont la permission d'y retourner uniquement en journée. La centrale dont les travaux sont loin d'être achevés se trouve juste au sud de la commune.

COVID-19 **Les portes se referment**

Durant quelques mois, le Japon avait entrouvert légèrement ses frontières. Quelques voyageurs étrangers pouvaient s'y rendre à certaines conditions. Depuis le 12 mars, l'entrée des visiteurs étrangers sur son territoire est interdite. Aucune dérogation n'est acceptée. Pour les quelques privilégiés étrangers et les ressortissants japonais, un test PCR et un certificat sont désormais exigés.

ECONOMIE **Adoption d'un budget record**

Outre son montant record de 832 milliards d'euros, le budget pour l'exercice 2021-2022 commençant en avril intègre une enveloppe de 39,1 milliards d'euros de réserve d'urgence pour faire face à la pandémie. Cela s'ajoute à trois mesures de soutien spécifiques à la pandémie qui ont représenté depuis le début de la crise 2 500 milliards d'euros, soit 60 % du produit intérieur brut du pays.


ドドドン!
www.verasia.fr
TRÈS GRAND CHOIX DE
MANGA EN VO
ひゃーー!
ニャ
うわあぁ
ざわっ
ぱぁっ
VERASIA

Kuma : naturellement vôtre

L'architecte japonais défend une approche de son travail plus en phase avec notre environnement.

L'architecte de renommée internationale KUMA Kengo est très demandé ces jours-ci. Outre la conception de bâtiments de premier plan au Japon tels que le nouveau stade olympique de Tôkyô et le musée d'art Hiroshige, l'agence Kuma, qui compte 300 personnes réparties entre Tôkyô, Pékin, Shanghai et Paris, est à l'origine de la Cité des arts de Besançon, du FRAC de Marseille, du conservatoire de musique d'Aix-en-Provence ou encore du V&A Dundee en Écosse. *Zoom Japon* lui a rendu visite dans son bureau de Tôkyô pour parler de sa philosophie architecturale.

Parlez-nous de *L'Architecture naturelle* (*Shizenna kenchiku*, trad. par Catherine Cadou et Chizuko Kawarada, Arléa, 15 €) et pourquoi l'avez-vous écrit ?

KUMA Kengo : Le livre est divisé en huit chapitres dans chacun desquels je me concentre sur un projet et un matériau différent. C'est à la fois une histoire subjective de l'architecture, un manuel d'application pratique et une réflexion sur le sens de l'architecture. Le paysage urbain d'aujourd'hui est fait de grandes boîtes en acier et en béton. Pourtant, ces matériaux ne sont utilisés que depuis une centaine d'années. En fait, ce sont les matériaux caractéristiques du XX[e] siècle. Je pense que nous devrions ramener l'architecture dans le passé. Les villes faites d'acier et de béton ne sont pas bonnes pour les gens. Un retour aux matériaux naturels améliorerait à la fois notre santé mentale – nos âmes – et l'économie. J'ai donc écrit ce livre, en 2008, pour montrer comment l'architecture peut coexister avec la nature, comment nous pouvons réussir le mariage entre l'architecture et le lieu.

C'est donc ce que vous voulez dire lorsque vous affirmez que "l'architecture doit faire partie de la nature" ?

K. K. : Oui, il suffit d'observer la vie animale pour constater que leurs espaces de vie se fondent naturellement dans leur environnement, ils font partie de la nature. Les oiseaux, par exemple, font leur nid dans les arbres. Nous sommes aussi des êtres vivants, mais nous avons tendance à séparer nos maisons de l'environnement qui les entoure. Je pense que c'est une erreur de notre part. Nous devrions considérer l'architecture comme une partie de la nature et essayer de vivre en communion avec elle, et non en opposition.

En parlant de matériaux naturels, ces dernières années, l'activité de Kuma Kengo & Associates a été liée à l'utilisation du bois. Cependant, le studio de Kuma a expérimenté de nombreux matériaux différents, y compris les textiles.

K. K. : J'aime les matériaux souples. Même le bois est plutôt doux et souple par rapport au béton. Par exemple, si vous tombez sur un sol en béton, vous pouvez vous blesser gravement, mais un sol en bois est plus indulgent, plus "convivial". Il est également plus chaud et plus agréable au toucher. A cet égard, les textiles sont encore plus doux et plus agréables. C'est pourquoi j'aime travailler avec eux. Un bon exemple de la façon dont nous pouvons utiliser les textiles en architecture est la nouvelle gare de Takanawa Gateway à Tôkyô (voir *Zoom Japon* n°100, mai 2020), où un cadre mixte fait d'acier et de bois supporte une membrane textile. Dans notre agence, nous avons maintenant un membre du personnel qui se spécialise dans les textiles. Après une spécialisation en architecture, elle a étudié les tissus auprès de la designer textile néerlandaise Petra Breese, et elle est désormais en charge du développement des matériaux textiles dans notre bureau.

Cependant, le textile, par sa nature même, connaît des problèmes de durabilité et ne semble pas être le matériau idéal pour l'architecture.

K. K. : C'est vrai. Ses performances peuvent également être fortement affectées dans un environnement venteux. Mais la technologie a permis de fabriquer des types de textiles plus solides et plus résistants, et une fois que nous aurons amélioré le contrôle de l'air, nous pourrons utiliser les tissus de manière très créative. Le matériau que nous utilisons est en fait très solide. Le grand avantage du textile par rapport aux autres matériaux est son pouvoir relaxant et apaisant. Quand on y pense, les êtres humains ont utilisé des vêtements avant de construire des habitats, et se sont protégés avec des tissus. En ce sens, les tissus remontent très loin dans notre vie primitive. C'est le tissu, plutôt que l'architecture, qui protège les gens mentalement.

Parlez-nous de l'importance du "*ma*" et des espaces de transition dans vos projets.

K. K. : Les modernistes ont divisé la vie humaine en différents environnements ayant des fonctions différentes, mais lorsque nous menons notre vie quotidienne, ces divisions n'ont aucun sens. La vie humaine est dans un état de flux constant. C'est pourquoi j'emprunte une autre direction et j'essaie d'intégrer tous ces lieux et fonctions.

Le *ma* est un "espace-lien" qui vous met en contact direct avec votre environnement. L'architecture japonaise traditionnelle ne fait aucune distinction entre l'intérieur et l'extérieur. Au lieu de murs fixes et épais qui séparent les gens de leur environnement naturel, les maisons

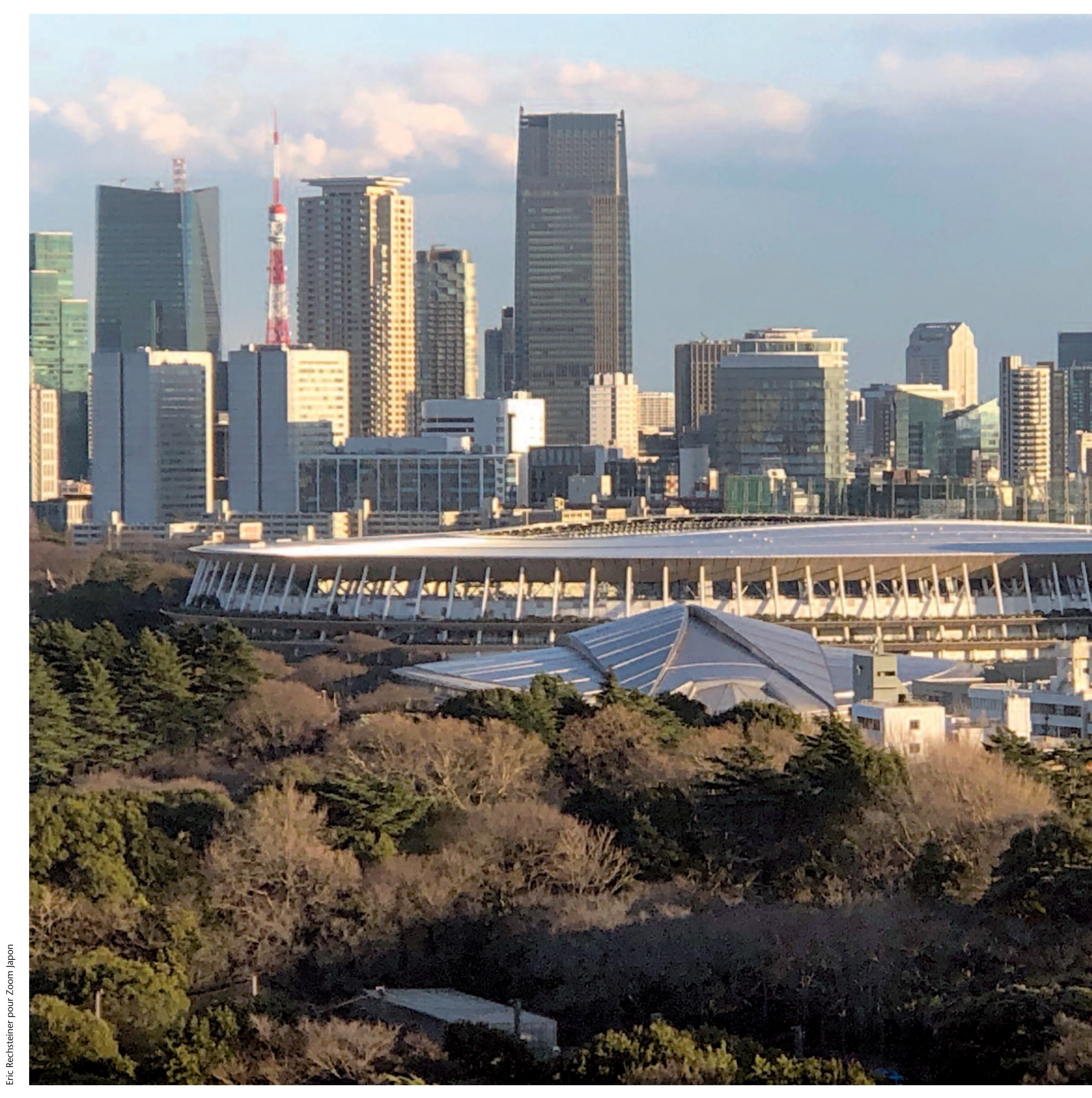


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Le musée Nezu dans le quartier d'Aoyama, à Tôkyô.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Le stade national a été conçu pour les Jeux olympiques de Tôkyô. Il est caractérisé par une structure hybride mêlant bois et acier.

traditionnelles comportent de nombreux “espaces de transition”. Par exemple, nous avons des portes coulissantes qui s’ouvrent sur un jardin et laissent le vent souffler dans la maison. Ensuite, il y a l’*engawa*, ce couloir ouvert, qui, selon la disposition des portes coulissantes, peut se trouver à l’extérieur ou à l’intérieur de la maison. Les maisons actuelles sont des boîtes qui ne permettent pas le type de contact direct avec la nature que les espaces de transition d’antan rendaient possible.

Lorsque cela est possible, j’essaie toujours d’inclure ces espaces de transition. Prenez, par exemple, la Cité des arts et de la culture de Besançon que nous avons construite au bord du Doubs. Nous avons dû travailler avec des structures existantes, à savoir un entrepôt en briques des années 1930 et le bastion pentagonal du XVII[e] siècle de la citadelle Vauban. Nous ne voulions pas créer une simple boîte comme celles qui ont proliféré dans les années 1980. Au lieu de cela, nous avons proposé de relier les bâtiments existants avec un toit posé comme une fine feuille d’arbre, au magnifique bord de la rivière, donnant ainsi une unité à un site caractérisé par des éléments hétérogènes. Plus important encore, nous avons créé un espace spécial sous le toit où le vent de la rivière peut souffler et passer.

Un autre projet où nous avons pu appliquer la même technique est le V&A Dundee, sur le front de mer de la ville écossaise. Nous avons





Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

La présence d'espaces de transition constitue l'une des caractéristiques du travail de KUMA *Kengo.*

ouvert une "grotte" au centre du bâtiment pour relier la belle nature de la rivière Tay à Union Street, l'axe qui traverse la ville de Dundee. Ce trou a permis d'étendre les activités de la ville jusqu'au front de mer, et la rivière a désormais retrouvé son rôle de promenade. L'utilisation d'un vide pour renforcer le lien entre la nature et les gens est en fait une idée que l'on retrouve déjà dans les sanctuaires shintoïstes où le *torii* fait office de porte d'entrée du sanctuaire.

"*Ma*" est un concept typiquement japonais. Quelle est l'influence de l'architecture traditionnelle japonaise sur votre travail ?

K. K. : J'ai grandi dans une maison traditionnelle japonaise. J'avais l'habitude de dormir sur un sol en tatami, enveloppé par l'odeur de la paille et celle des murs en argile. On peut donc dire que la tradition japonaise n'est pas un style architectural pour moi, mais elle existe en moi. Par le passé, cette architecture ne m'attirait guère. Elle *"sentait le vieux",* comme on dit au Japon. Puis, dans les années 1990, la bulle économique a éclaté et les investissements dans les projets architecturaux des grandes villes se sont soudainement taris. Je me suis donc tourné vers les petites villes et la campagne et j'ai redécouvert le charme de la tradition. C'est à ce moment-là que j'ai compris que le passé était le nouveau futur et que je devais changer mon approche dans cette direction.

Dans la philosophie asiatique, l'homme est éclipsé par la majesté de la nature alors qu'en Occident, l'homme est maître de la nature et la modifie à sa guise. Je trouve que ce manque de respect à son égard est ce qui a conduit le monde à la situation actuelle. Nous devons changer notre approche si nous voulons survivre sur cette planète.

Le Stade national est un hybride de bois et d'acier. Dans le futur, sera-t-il possible de construire des structures entièrement en bois ?

K. K. : Bien sûr. La technologie change la façon dont nous construisons les bâtiments. Actuellement, le matériau de construction dont on parle le plus est le CLT (cross-laminated timber), qui est fabriqué en stratifiant des couches de bois coupées à partir d'une seule grume. En collant les couches de bois à angle droit, le panneau est capable d'obtenir une meilleure rigidité structurelle dans les deux sens. L'utilisation du CLT a permis de construire des bâtiments de taille moyenne en bois. Toutefois, un problème subsiste en termes de coût. Lorsque le CLT deviendra plus populaire, le coût diminuera naturellement, et je pense que les bâtiments en bois seront construits avec le même budget que les structures en acier. En outre, nous pouvons désormais utiliser de nouvelles sortes de bois qui résistent au feu.

Que pensez-vous des Jeux olympiques ?

K. K. : C'est une question complexe à laquelle il n'y a pas de réponse facile. Cependant, en ce qui concerne le stade, le plus drôle est que nous avons conçu des sièges qui, même lorsqu'il y a peu de monde, donnent l'impression que l'endroit est bondé. Le projet, bien sûr, a été achevé avant la pandémie de COVID-19, ce n'était donc qu'une décision fortuite de ma part. Le fait est que je n'aime pas les stades où tous les sièges sont de la même couleur. J'ai donc opté pour des sièges multicolores, et ils donnent vraiment l'impression que des gens sont assis même là où il n'y a en fait personne. A cet égard, même s'ils décident de limiter les entrées pour des raisons sanitaires, l'endroit ne devrait pas avoir l'air vide.

Comment jugez-vous Tôkyô d'un point de vue architectural et en tant que cadre de vie ?

K. K. : Tout d'abord, c'est parce que j'ai grandi à Tôkyô que je suis devenu architecte. Les premiers Jeux olympiques de Tôkyô ont eu lieu en 1964, j'avais alors dix ans. Un jour, mon père m'a emmené voir le Gymnase olympique de Yoyogi conçu par TANGE Kenzô (voir *Zoom Japon* n°33, septembre 2013). Il aimait beaucoup


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Avec la gare de Takanawa Gateway, l'architecte a voulu fondre le bâtiment dans son environnement.

son design. C'est un chef-d'œuvre, structurellement très difficile à réaliser. Le toit est suspendu entre deux colonnes de béton. Un gros câble les relie, et il est magnifiquement incurvé. Il s'agit d'une solution très fonctionnelle qui crée, en même temps, une forme magnifique. L'extérieur est beau, et j'ai été frappé par son intérieur, avec son haut plafond et la lumière naturelle qui semblait venir directement du ciel et se refléter sur la surface de l'eau. Un plongeur américain a dit qu'il avait l'impression d'être au paradis. Avant de visiter le gymnase de TANGE, j'envisageais de devenir vétérinaire parce que j'aimais beaucoup les chats, mais quand j'ai réalisé qu'il y avait des gens qui faisaient des bâtiments, j'ai changé d'avis pour être architecte.
On dit que Tôkyô est une ville laide, chaotique, sans plan d'urbanisme défini. C'est peut-être parce que j'ai grandi ici, mais j'aime bien son côté aléatoire. Par exemple, si l'on compare Tôkyô et Yokohama où je suis né – en particulier leurs centres-villes – je préfère Tôkyô. Yokohama, en comparaison, ressemble davantage à une copie d'une ville occidentale, et je ne trouve pas cela particulièrement attirant. A Yokohama, je préfère de loin le chaos de son quartier chinois. Quand j'étais petit, j'y allais souvent avec ma famille. Puis, de là, nous montions la colline de Motomachi. C'est la partie de Yokohama que je préfère encore.
A Tôkyô, bien sûr, il y a des quartiers que j'aime et d'autres que je déteste. Par exemple, j'aime les petites rues sinueuses et les pentes à Kagurazaka, où je vis. J'aime les ruelles où les gens mettent des pots de fleurs devant leur porte. En revanche, je n'aime pas les zones de bureaux et de commerces et ces larges avenues dépourvues de caractère. Trop de bâtiments en béton sont construits dans les villes japonaises à des fins purement commerciales. A mon avis, cela a détruit les villes au cours des 60 dernières années et je souhaiterais ne pas poursuivre dans cette direction. A l'avenir, j'aimerais que les villes soient plus vertes et qu'il y ait moins de voitures. Les cités sont faites pour être parcourues et explorées. La population du Japon diminue progressivement et vieillit, et selon les médias, les accidents de la route sont de plus en plus souvent causés par des personnes âgées. Je pense qu'elles devraient ranger leurs voitures et se contenter de marcher. Mais au bout du compte, vivre en ville peut être très stressant. Même si j'aime Tôkyô, j'ai besoin de quitter la ville de temps en temps pour recharger mes batteries. J'ai l'habitude de passer le week-end dans ma villa à Kiyosato, station balnéaire de la préfecture de Yamanashi, et d'y être entouré par la nature. En ce moment, je travaille sur des projets à Hokkaidô et à Okinawa, et c'est une autre bonne excuse pour changer d'air et m'éloigner de la foule déchaînée.

Comment avez-vous travaillé sur le projet de la gare de Takanawa Gateway, à Tôkyô ? Que vouliez-vous exprimer avec ce projet ?

K. K. : Ce n'est pas le premier projet ferroviaire sur lequel je travaille. Auparavant, j'avais déjà construit une gare en bois, et Takanawa Gateway m'a donné l'occasion de reproduire cette approche à plus grande échelle dans la capitale. Encore une fois, au risque de me répéter, je pense que les gares ferroviaires ne devraient pas être des environnements clos isolés du reste de la ville. Le modèle japonais typique est une gare avec des portes de guichet qui de-



Pour l'architecte, il est plus que temps de repenser notre

viennent de facto des barrières séparant ce qui est à l'intérieur et ce qui est à l'extérieur. En comparaison, de nombreuses gares européennes sont plus ouvertes et accueillantes ; les gens peuvent entrer et sortir librement. A l'avenir, avec l'aide des technologies de l'information, les gares japonaises pourront devenir des lieux aussi ouverts. J'irai même jusqu'à dire qu'elles pourraient devenir les lieux les plus amusants des villes japonaises.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

manière de construire pour s'adapter aux nouveaux défis de notre époque.

Comment voyez-vous l'avenir de l'architecture ?
K. K. : Au XXe siècle, l'architecture était considérée comme un produit industriel, quelque chose qui ne pouvait être créé qu'à l'aide d'énormes machines. Aujourd'hui, je pense que l'on assiste à un retour progressif à l'artisanat et à des maisons plus petites et plus faciles à gérer. Le temps viendra où les gens construiront à nouveau leurs propres maisons et jardins. Dans le passé, beaucoup de gens, même à Tôkyô et dans d'autres grandes villes, s'occupaient de leurs propres petits jardins. Malheureusement, beaucoup ont abandonné cette habitude saine, ce qui, en retour – la perte du contact direct avec la nature – a été une source de stress.
Le design devrait avoir un lien avec la société. Je veux dire que la responsabilité sociale est une partie importante du design. Au XXe siècle, le rôle de l'architecte était de concevoir de beaux objets. Si un bâtiment attirait l'attention des gens, c'était un succès. Mais aujourd'hui, nous vivons dans une société très compliquée, et économiquement, ce n'est pas une période facile. Les gens regardent donc l'architecture avec des yeux différents. Par exemple, ce bâtiment est-il vraiment utile ou nécessaire pour la communauté ? L'architecte doit donc endosser la responsabilité de répondre à ce type de questions.

Propos recueillis par Gianni Simone

LIVRES Un sens aigu de l'humanisme

Deux ouvrages signés par l'architecte permettent de saisir sa vision qui en fait l'une des grandes références mondiales.

C*'est dans les années 1990 que je me suis éveillé à l'architecture naturelle"*, explique KUMA Kengo dans la postface inédite à l'édition française de son ouvrage *L'Architecture naturelle (Shizenna kenchiku)* paru initialement en 2008 au Japon. L'architecte a en effet donné une nouvelle direction à son travail, plus en phase avec l'environnement, et surtout qui s'appuie sur l'expérience ancestrale des bâtisseurs nippons pour qui le lien entre l'homme et la nature était une évidence. KAWARADA Chizuko, qui travaille dans son agence depuis 1992, a fait de cette traduction une "mission" d'intérêt général dans la mesure où la lecture de ce livre avait été une véritable source de *"bonheur"* pour elle. *"La façon d'écrire de KUMA Kengo parfois ironique m'a fait sourire, mais surtout il décrit des choses que l'on a parfois dans sa tête mais qu'on n'arrive pas à exprimer de manière facile et claire. Ce livre est devenu ma Bible. J'ai donc souhaité qu'il soit disponible en français pour que mes collègues du bureau parisien, et d'autres, puissent le lire pour comprendre son travail et sa philosophie"*, explique-t-elle. La création du bureau parisien de Kengo Kuma & Associates (KKAA) est concomitante à la sortie de l'ouvrage au Japon, mais la traduction en français paraît seulement maintenant au moment où l'engouement pour les projets de l'architecte est bien établi dans le monde, notamment en France. *"C'est par respect et par passion pour le travail de KUMA Kengo que j'ai eu envie de traduire ce livre, mais j'ai posé comme condition de le traduire en tandem avec Chizuko qui l'aime tant"*, explique Catherine Cadou.

Dans un pays où *"l'architecture est une expression de la culture et qu'en conséquence, la création architecturale, la qualité des constructions, leur insertion dans le milieu environnant, le respect du paysage naturel et urbain ainsi que du patrimoine sont d'intérêt public"*, comme l'indique la Loi de 1977 sur l'architecture, et où le marché est ouvert aux agences étrangères pour postuler et participer à des concours, KUMA Kengo a donc pu mettre en avant ses idées et bénéficier d'un accueil favorable en raison de son approche *"poétique"*, et aussi *"parce qu'il explique les choses de manière très concrète et simple, souvent imagée ou même à l'aide d'onomatopées"*, souligne Catherine Cadou. *"Il est clair et précis, et il n'utilise pas le langage habituel des architectes"*, ajoute celle qui est aussi son interprète en France depuis une dizaine d'années. *"C'est en fait un humaniste"*, explique-t-elle. Elle en sait quelque chose puisqu'elle a aussi réalisé les sous-titrages des films d'une autre grande figure de l'humanisme, KUROSAWA Akira. *"Et ça, les Français adorent. C'est un humaniste qui apporte son Japon. Il fait justement penser au cinéaste qui disait 'plus on est Japonais, plus on est universel'. KUMA, lorsqu'il évoque la notion du temps avec le temps du béton qui est fini et celui des matériaux naturels qui est continu, en fait la démonstration. Plus qu'un livre d'architecture, c'est davantage un livre d'humanisme"*.

En effet, la lecture de l'ouvrage permet de suivre comment l'architecte a transformé sa vision à travers une sorte de voyage initiatique au cours duquel il a redécouvert des fondements traditionnels qu'il a à la fois remis au goût du jour et développé pour aboutir à des constructions uniques en leur genre. *"On commence à comprendre ce qu'est le bonheur lorsqu'on cesse de se préoccuper de l'apparence et qu'on se demande comment fabriquer"*, note-t-il dans l'introduction. En quelques pages, de manière *"honnête"*, comme le souligne KAWARADA Chizuko, il règle son compte au XXe siècle où *"ce qui comptait,*



Le musée départemental Albert Kahn, à Boulogne Billancourt, devrait ouvrir ses portes à l'automne 2021.

ce n'était plus comment c'était, ni comment c'était fabriqué, mais quel aspect cela avait". Il peut d'autant mieux en faire la critique que lui-même a participé à ce *"siècle du béton"* qui a contribué à *"l'uniformisation de lieux très divers, du fait des principes simplistes qui lui sont intrinsèques"*.

Au cours des deux dernières décennies, KUMA Kengo est devenu un architecte radical dans le sens que lui avait donné un autre grand nom de l'architecture, Frank Lloyd Wright, c'est-à-dire un bâtisseur conscient de l'environnement dans lequel il va insérer ses réalisations. A la différence de l'architecte américain élevé à la campagne, le Japonais est un homme qui n'a connu que l'univers urbain pendant sa jeunesse. On comprend donc à quel point sa prise de conscience, mais surtout l'application concrète de ce qu'il a découvert, ont marqué une rupture dans sa propre histoire personnelle, mais aussi et surtout dans l'histoire de l'architecture en général. Dans le chapitre consacré à l'observatoire du Kirosan, il montre justement à quel point son regard a évolué par rapport à l'époque où il avait imaginé le bâtiment M2, dans le quartier de Setagaya, à Tôkyô, symbole d'un post-modernisme débridé. En se rendant sur l'île d'Ôshima, dans la mer Intérieure, où le maire de la localité souhaitait installer un observatoire au sommet du mont Kiro, l'architecte fut *"envahi de tristesse"* et ne put *"supporter l'idée"* en imaginant *"cet observatoire se dresser droit comme un I sous la forme d'une tour bâtie sur ce parking d'asphalte"*. Au lieu de cela, sa proposition fut de *"rendre au sommet sa forme originelle. Et notre projet consistait à y créer une sorte de faille afin d'insérer l'observatoire au sein de ce nouveau sommet restauré. Ce dispositif ne se verrait pratiquement pas d'en bas. L'observatoire serait un bâtiment invisible. Il n'aurait ni apparence extérieur ni forme définie"*. Cet effacement de l'architecture se concrétise dans des innovations surprenantes utilisant toujours les matériaux liés au lieu où s'implantera le projet. *"Pour lui, la nature n'est pas un paysage"*, confirme Catherine Cadou. *"La nature est active dans ses réalisations"*, ajoute KAWARADA Chizuko.

Comme le rappelle sa collaboratrice et co-traductrice de son livre, KUMA Kengo fonde sa philosophie sur la réappropriation de la construction traditionnelle dans son rôle d'intermédiaire *"pour relier fermement l'individu-sujet au monde-immensité"*. C'est la raison pour laquelle il accorde une attention toute particulière aux matériaux et aux artisans qui les maîtrisent pour en tirer le meilleur et les intégrer. *"On y retrouve aussi un sens de durabilité"*, note-t-elle, car *"nos ancêtres savaient qu'ils devaient vivre au milieu d'une nature parfois terrifiante"*. Dans l'ouvrage, l'architecte évoque le dialogue avec les artisans dont l'expertise n'est plus à démontrer, tout comme l'intérêt qu'il porte aux divers matériaux, que ce soit le bois, le bambou, le papier ou la pierre, grâce auxquels il parvient à bâtir des projets en fonction du terrain où ils seront réalisés. C'est ce qu'il dit notamment lorsqu'il parle de la Maison Grande Muraille de Chine. Plutôt que de s'inscrire dans la lignée des *"grands maîtres du terrassement"* que furent Le Corbusier ou Mies van der Rohe, il préfère *"travailler le fond du bâtiment pour l'adapter au relief onduleux"*. Cette philosophie architecturale qui puise son inspiration dans la tradition japonaise explique aussi pourquoi il n'hésite plus à utiliser des termes japonais dans ses différents projets qu'il présente à l'étranger. La difficulté de trouver un terme équivalent dans la mesure où ils n'existent pas l'ont incité à promouvoir l'*engawa* (voir p. 6) ou encore le *komorebi*. Dans plusieurs de ses réalisations comme les Archives Antoni Clavé, à Paris, où le matériau de référence est le papier, l'*engawa*, cet espace de transition entre l'intérieur et l'extérieur, constitue une de ses signatures. De la même manière, le *komorebi*, cette lumière douce qui traverse le feuillage d'une forêt, participe à la création d'une architecture unique dont il est concepteur. Déjà présent à la Cité des arts et de la culture de Besançon, il ne sera pas non plus absent du musée départemental Albert Kahn, à Boulogne Billancourt. Dans ses constructions modernes, dans lesquelles on se sent bien, KUMA Kengo apporte une touche intimement japonaise sans laquelle, au fond, ses projets ne retiendraient pas l'attention. Lorsqu'il rate un concours, il reconnaît que le projet présenté ne devait pas être totalement abouti.

Cette architecture naturelle défendue avec force dans son livre a une dimension presque spirituelle. Cela explique peut-être aussi pourquoi il a souhaité répondre au concours portant sur la construction d'une galerie de protection du portail polychrome de la cathédrale Saint-Maurice, à Angers. *"C'est quelque chose de nouveau pour nous"*, confie KAWARADA Chizuko qui rappelle que l'un des rêves de l'architecte serait de construire une église. La galerie qui, une fois de plus, s'intègre



Le projet de la galerie de protection du portail occidental polychrome de la cathédrale Saint-Maurice d'Angers.

parfaitement à son environnement en constitue peut-être les prémices. Après la lecture de *L'Architecture naturelle,* on peut tenter d'imaginer ce que serait un édifice religieux qui est la représentation d'une force invisible. Le défi est évidemment tentant. Dans *Une Vie d'architecte à Tokyo* publiée par l'éditeur marseillais Parenthèses, la démarche de KUMA Kengo est plus concrète dans la mesure où il endosse le costume du guide. Dans cet ouvrage illustré de nombreux croquis et photographies, il présente une quinzaine de projets réalisés dans la capitale japonaise dont il a mesuré, écrit-il, *"combien elle était un ensemble de petits villages plutôt qu'une grande et unique ville"*. Il ajoute, complétant ainsi ce qu'il a expliqué dans son autre livre, *"quand je conçois un bâtiment, où que ce soit, j'envisage le monde non comme un ensemble de nations mais comme une collection de villages"*. On fait ainsi le tour de plusieurs quartiers de la ville – de Shibuya à Mukôjima en passant par Ikebukuro ou Shinjuku – où il a apporté sa pierre à un édifice toujours en mutation. Dans les descriptions qu'il en fait et dans la présentation de ses différents projets, on comprend que sa principale motivation – et source de son succès – est liée à son désir absolu de remettre l'homme dans son environnement pour qu'il le comprenne et vive mieux pour son bien et celui de la nature.

GABRIEL BERNARD

Archives Antoni Clavé, à Paris.

RÉFÉRENCES

L'ARCHITECTURE NATURELLE, de KUMA Kengo, trad. par Catherine Cadou et Chizuko Kawarada, Arléa, 2020, 15 €.

UNE VIE D'ARCHITECTE À TOKYO, de KUMA Kengo, trad. de l'anglais par Florence Michel, Parenthèses, 2021, 19 €.



Le futur musée d'Histoire maritime de Saint-Malo.

ROMAN Le bonheur à portée de bouche

"*La devise de Kôko, son cri, dans la guerre de la vie, c'est : 'A l'assaut !'*" Cette phrase tirée du roman d'INOUE Areno résume assez bien le ton et le fond d'une histoire qui donne à la fois faim et l'envie de ne jamais baisser les bras. Un ouvrage dynamique et touchant à travers lequel on découvre des aspects inattendus de la gastronomie japonaise. Un livre à consommer sans modération.



L'Ode au chou sauté (Kyabetsu itame ni sasagu), d'INOUE Areno, trad. par Patrick Honnoré, Philippe Picquier, 20€.

DOCUMENT Plein feu sur le monde du crime

Il y a 4 ans, Jake Aldelstein nous avait présenté *Le Dernier des yakuzas* (éd. Marchialy) issu du clan Yamaguchi, le plus important groupe criminel du pays. Cette fois, MUKAIDANI Tadashi nous permet de découvrir le clan Inagawa-kai. Fondé en 1948, il est la troisième organisation mafieuse au Japon. Construit à partir de nombreux entretiens avec KUMAGAI Masatoshi, l'un de ses leaders, le livre offre une perspective nouvelle avec cet homme qui a choisi d'exercer son activité dans la lumière plutôt que dans l'ombre.



Confessions d'un yakuza : Masatoshi Kumagai, de MUKAIDANI Tadashi, trad. par Jean-Baptiste Flamin, La Manufacture des livres, 22,90 €.

MANGA Blitz nous met la tête dans les échecs

Est-ce le succès de *Hikaru no Go* (Tonkam) d'OBATA Takeshi (dessins) et HOTTA Yumi (scénario) qui a inspiré les auteurs de *Blitz* ? C'est fort probable tant la démarche rappelle l'œuvre qui a donné un coup de fouet au jeu de go. Ce manga édité à Monaco et conçu par une équipe franco-japonaise parvient parfaitement à intéresser le lecteur au jeu d'échecs, d'autant plus facilement que l'œuvre est supervisée par le grand maître Garry Kasparov. En ces temps de confinement ou de couvre-feu, voilà une lecture que des parents bien attentionnés pourraient offrir à leurs enfants en même temps qu'un jeu d'échecs.



Blitz, de NISHIHARA Daitarô (dessins), Cédric Biscay & SANAZAKI Harumo, trad. par Noëlla Bonnier Fujii et Sahé Cibot, Iwa, 7,95 €. 3 volumes déjà parus.

NIHONGOTHÈQUE

Clubhouse-zukare

"Clubhouse" est, certes, le nom d'une nouvelle application de réseau social audio live qui enregistre un succès impressionnant au Japon depuis janvier. Lancée en mars 2020 par une start-up californienne, cette plateforme permet, sous quelques conditions, de proposer des discussions en groupe ou "chat rooms", ou de suivre celles organisées par d'autres. Je voyais monter la vague d'intérêt et, mi-février, une organisation nippone m'a demandé de participer à leur "chat room" pour des Japonais qui s'intéressent au marché français. Je savais qu'il fallait que je m'y mette, mais, hélas, j'ai été obligée de décliner car l'appli ne fonctionne qu'avec un appareil mobile Apple que je ne possède pas ! Que dois-je faire désormais ? Suivre l'exemple d'une amie japonaise "anti-capitaliste" qui s'est acheté un des derniers iPhone pour rejoindre le club ? Je suis à deux doigts d'investir quelques centaines d'euros dans une tablette de la marque à la pomme.



Pendant ce temps, l'expression *Clubhouse-zukare* (fatigue du Clubhouse) est apparue sur Internet. *Zukare* est la version voisée de *tsukare*, "la fatigue". En général lorsqu'on associe deux mots, souvent, la consonne initiale du second terme se transforme comme avec maki+sushi=*makizushi* ou avec *ori* (plier)+*kami* (papier)=*origami*. En raison du *korona-zukare* lié aux restrictions sanitaires, la population japonaise cherche, comme la française, à se délasser et à se rapprocher de ses amis. Clubhouse aurait pu être la solution. Mais beaucoup y retrouvent déjà les mêmes ennuis sociaux que dans la vie réelle. Difficile d'ignorer l'invitation d'une "connaissance" et de refuser la demande de s'exprimer alors qu'on souhaite rester discrets. Pourquoi est-ce difficile ? Car c'est ça la société japonaise ! Si "parler en public" est une source de stress pour un grand nombre de mes compatriotes et équivaut à "se taire" pour les Français, "refuser" est pour les premiers un comportement qui revient à "ne pas se plaindre" en France. Clubhouse devrait sûrement cartonner auprès des amis français et surtout de ceux qui sont *masque-zukare* !

KOGA RITSUKO

DR

RÉFLEXION Les arbres du tsunami

Originaire d'Iwate, le photographe HATAKEYAMA Naoya évoque sa mémoire du 11 mars 2011.

Je me chausse dans l'entrée et pousse la porte. Hélas, il pleut. Je sors, ouvre mon parapluie et, alors que je jette un rapide coup d'œil vers le sol, je suis un instant saisi par le ciel qui s'y reflète. L'asphalte mouillé renvoie les sombres silhouettes d'un pylône électrique et d'un immeuble se découpant sur le fond blanc du ciel au-dessus de ma tête, et puis, un peu plus loin, imperceptiblement, le vert de quelques arbres. Quand je me remets à marcher j'ai comme l'impression d'avancer dans le vide.

Etonnamment, quand il fait beau, le souvenir de ce genre de journée pluvieuse disparaît je ne sais où. Imaginez-vous sortant de chez vous alors que le ciel est bleu et qu'un soleil éblouissant cisèle des ombres d'un noir profond : vous est-il arrivé ne serait-ce qu'une seule fois que sur cette vision étincelante se superpose ce même paysage sous la pluie ? Pourtant c'est bien moi qui, ce jour de pluie, un peu mal à l'aise dans mon pantalon légèrement humide, observais ce même chemin, ce même alignement de maisons et d'arbres.

Je n'avais pas oublié cette journée. Je ne me la rappelais tout simplement pas. Et si je tente maintenant de m'en souvenir toutes sortes d'images me viennent à l'esprit. Mais alors, si je n'essayais pas "de me rappeler" quelle différence y aurait-il avec "l'oubli" ?

Dans une conversation il arrive souvent de dire à son interlocuteur : *"oui, maintenant que tu m'en parles..."* quand on se remémore quelque chose que l'on avait oublié : est-ce que ce n'est pas parce qu'il y a comme une sorte de porte qui s'ouvre et se ferme entre la conscience et la mémoire ? Si la porte est fermée, le souvenir ne se manifeste pas, si la porte s'ouvre, le souvenir apparaît. Quand la porte est ouverte, si rien n'apparaît, il doit s'agir de ce qu'on appelle l'oubli, et si la porte ouverte ne se referme plus, c'est ce qu'on appelle un traumatisme. Le problème c'est que le responsable de l'ouverture et de la fermeture de cette porte, ce n'est pas soi.

Que répondre quand on vous dit *"n'oublie pas"* ? Comment respecter une promesse de "ne pas oublier" ? S'il nous arrive d'assurer "... sans faute" on ne peut s'empêcher de ressentir une légère incertitude. N'y a-t-il personne pour nous apprendre à ouvrir et fermer librement cette porte entre conscience et mémoire ?

Des élèves du primaire venus de loin en bus pointent le doigt vers la mer et s'écrient avec excitation *"Là-bas ! C'est le Pin miraculé !"* Sans doute du fait des travaux d'aménagement d'espaces verts menés ces derniers temps, la rudesse de l'énorme digue de béton en arrière-fond s'est estompée, et malgré la présence affligeante à côté du pin d'un bâtiment disloqué (ce qui reste de l'auberge de jeunesse de Rikuzentakata) l'ensemble du paysage paraît plus paisible qu'avant.

Bien que tout le monde s'extasie devant le pin qui a résisté à un raz de marée si énorme, en réalité, depuis 2013, cet arbre est une momie comme on en voit en Egypte. On a méticuleusement extrait du sol ses racines pourries pour les conserver ailleurs et une dalle de béton a été coulée dans la terre. On y a enfoncé un axe en carbone dans lequel le tronc plastifié a été inséré, quant aux branches qui s'étirent vers le ciel, leur cœur est en acier inoxydable recouvert de plastique et les feuilles aussi sont plastifiées; avant de fixer les branches au tronc, des expériences de simulation de résistance au vent ont été effectuées par ordinateur et au sommet on a même installé un paratonnerre. (J'en suis désolé mais personnellement il m'est difficile de regarder en face le petit nombre de feuilles rabougries qui sont restées et se sont collées les unes aux autres. J'aurais préféré qu'elles gardent leur aspect touffu et leur forme d'aiguilles piquantes).

Ainsi, à l'exception d'une partie du tronc reconstitué, tout dans cet arbre a été remplacé par des matériaux artificiels si bien qu'il arrive que le service des relations publiques de la ville l'appelle "la réplique". Comme il s'agit en fait d'un objet transformé, il est difficile de le considérer vraiment comme une réplique mais dans cette manière qu'a la ville de tenter de faire passer le message nuancé qu'il ne "s'agit plus du pin réel" sans doute faut-il voir une certaine recherche d'honnêteté. Effectivement, ce pin n'est plus l'arbre réel. Mais alors, qu'est donc la chose qui se tient là ?

Il ne s'agit plus du végétal qui s'appelle "pin", ni d'un arbre vivant qui naît et meurt. C'est plutôt une chose fabriquée, telle une sculpture ou un objet architectural. En tant que "reproduction à l'identique d'un objet réel" il me semble qu'il a aussi quelque chose à voir avec la photographie. Une photographie du "Pin miraculé" en trois dimensions et grandeur nature, donnerait sans doute la même impression.

Je ne me moque pas du "Pin miraculé". En tant qu'enfant qui avait fait de la pinède Takata-Matsubara un de ses terrains de jeu, je n'en ai pas la moindre intention. Quand, au milieu des terrains dévastés de Rikuzentakata, ce pin se tenait seul tout droit, je me souviens encore parfaitement combien il a ému un grand nombre de gens, et, pour que de nombreuses personnes continuent à penser au désastre causé en 2011 par l'énorme raz de marée, je pense qu'effectivement il est préférable que le "Pin miraculé" reste présent. Lorsque le pin est mort, pendant l'automne 2011, malgré tous les efforts déployés pour le sauver, la décision prise par la ville de le conserver me semble pertinente. Cependant, quand je pense aux raisons

pour lesquelles les gens tiennent encore maintenant à lui associer l'émouvant adjectif "miraculé", je ne peux m'empêcher de ressentir un certain malaise qui me fait dire ces choses qui peuvent sembler malveillantes.
Ce qui se tient là, ce n'est plus un pin et il me semble qu'il serait plus juste de parler d'"image" ou de "mot", de quelque chose qui est plutôt de l'ordre de l'idée. L'idée de "miracle", par exemple, qui a fait qu'au milieu des soixante-dix mille pins déracinés par le raz de marée un seul a résisté et est resté debout ? Si ce qui se tient là est de l'ordre de l'idée, alors, qu'il s'agisse de l'objet réel ou d'une réplique, la différence me semble infime et, surtout, ne plus avoir aucune importance au regard de l'importance de l'événement.
Il s'agit donc là sans doute de ce que l'on nomme un "Memorial". Un mécanisme qui ouvre la porte entre notre conscience et notre mémoire.
Cependant, quand, par la porte ouverte, ne déferlent que des souvenirs douloureux, cela devient trop dur à supporter. C'est pourquoi, partout, le long des côtes du Tôhoku, les vifs débats qui ont eu lieu à propos de la conservation de vestiges "pour transmettre la mémoire du désastre sismique" étaient si complexes. Dans le cas de Rikuzentakata, outre le "Pin miraculé", les ruines de quatre bâtiments, le collège Kesen, le centre commercial de produits locaux, l'auberge de jeunesse et un des immeubles HLM communaux ont été choisis sans trop de difficultés pour être conservés comme vestiges de la catastrophe. Parce qu'à la différence du gymnase municipal, de plusieurs maisons de la culture de quartier et d'autres restes de constructions qui ont été démolis et déblayés, dans ces quatre bâtiments-là, il n'y a pas eu de morts.

En ce qui me concerne en tout cas le "Pin miraculé" ne me rappelle pas immédiatement le souvenir du grand raz de marée de 2011. (Ce souvenir me revient partout où que je me trouve dans la ville de Rikuzentakata). Quand la porte s'ouvre, ce qui me vient à l'esprit, étrangement, c'est la silhouette de ce philosophe utilitariste anglais connu pour sa théorie *"The greatest happiness of the greatest number/ Le plus grand bonheur du plus grand nombre",* Jeremy Bentham (1748-1832).
Il y a plus d'une vingtaine d'années, quelque part dans Londres, à l'entrée d'une université, j'ai vu Jeremy Bentham, assis à l'intérieur d'une armoire, dans la tenue typique d'un philosophe du droit du XIXe siècle, coiffé d'un chapeau à large bord et portant une canne. Alors que j'admirais la qualité de la statue de cire l'amie qui m'accompagnait m'a dit qu'en accord avec son testament, c'était le vrai corps de Bentham qui se trouvait dans les vêtements et les gants et que la tête posée sur le cou était en cire mais qu'autrefois elle était posée à ses pieds !... J'ai sursauté de surprise quand elle m'a expliqué tout cela.
Je suis peut-être la seule personne au monde qui fasse le lien entre cette histoire bizarre et le "Pin miraculé" de Rikuzentakata. Pourtant, l'expression "réplique" utilisée pour le définir et la vue de ses épines artificielles me donnent le sentiment que faire la relation avec la momie assise dans son armoire n'est pas si étrange que cela.
Quand il approchait de la fin de sa vie, Bentham s'est sérieusement interrogé sur ce qu'il faudrait faire pour que *"sa mort soit utile au bonheur des vivants"* et sa conclusion a été de *"laisser son corps dans l'université"*. Il a offert son corps à la dissection, à une époque où il n'était pas facile pour la recherche médicale de rassembler des cadavres, et puis il a demandé ensuite à être habillé et exposé dans un lieu adéquat de l'université. Il aurait déclaré qu'en exposant ainsi son corps il pourrait éviter qu'on ait à le peindre ou le sculpter et permettre qu'on se le représente plus facilement et de façon attrayante. Dans le passé il est semble-t-il arrivé que pour le conseil d'administration de l'université on apporte sa tête dans la salle de réunion en annonçant *"le Professeur Bentham est avec nous"*; cela paraît vraiment incroyable, mais, si on prend le temps d'une calme réflexion, on peut, il me semble voir là la marque de l'ingéniosité avec laquelle l'être humain s'efforce de saisir


HATAKEYAMA Naoya

19 juillet 2020, Auberge de jeunesse de Rikuzentakata, Kiseki-no Ippon-matsu (Le Pin miraculé).

quelque chose de la vie et la mort, du bonheur du monde, de la mémoire, de la représentation et de la réalité. Ce qui, au fond, ne diffère sans doute pas tellement du désir de ceux qui ont voulu conserver le "Pin miraculé".

J'ajouterai que ce qui a fait glisser ma réflexion du "Pin miraculé" à Jeremy Bentham tient aussi au concept d'"utilitarisme" que ce dernier défendait. Car après le séisme, aucun terme n'a autant fait réfléchir les artistes.

Un artiste, selon son inspiration, son génie ou ses efforts, tente de mettre au monde des œuvres nouvelles. Plus on respecte les grands artistes qui ont fait l'histoire de l'art, plus on s'efforce d'avancer au-delà du travail qu'ils ont accompli. C'est pourquoi, la construction, autant que possible, d'un style propre, ou du moins qui ne se superpose pas à celui des autres artistes est importante. Le sérieux mis à cette recherche fait que l'artiste se retrouve parfois en décalage avec l'entourage mais cela fait partie depuis toujours de la tradition artistique et ceux qui nous ont précédés recommandent bien de ne pas s'en préoccuper et de suivre son propre chemin...

Cette vision romantique est très courante. Certains vont même jusqu'à soutenir que *"l'art, au fond, n'est compréhensible que par ceux qui comprennent l'art"* ou que *"l'art ne sert à rien et s'il sert à quelque chose ce n'est pas de l'art, c'est du design"*. Ceux qui pensent ainsi ont aussi vu le séisme du 11 mars 2011, le raz de marée, l'accident nucléaire et le grand nombre de victimes. Certains font même partie des sinistrés. Alors, comme tous les autres ils ont été éberlués, ébranlés et rapidement se sont mis à réfléchir : *"Que puis-je faire ? Que peut faire l'art ?"*

Le terme anglais *"utilitarianism"* correspond à un principe qui s'attache à la recherche de ce qui est utile, profitable, et qui est censé participer au bonheur de l'humanité en général : il s'agit d'un principe philosophique puissant, difficilement réfutable. Après le séisme, n'était-ce pas, justement, ce qui était particulièrement attendu de l'art ? Pour les régions sinistrées, pour les victimes, pour le monde à venir : que pouvait l'art ? Plus que jamais, alors que *"le plus grand bonheur pour le plus grand nombre"* était le sujet le plus pressant, ceux qui pensent que l'art est *"compréhensible seulement par ceux qui le comprennent"* ou *"qu'il ne sert à rien"* ont dû beaucoup souffrir. Car parmi les exemples concrets d'actions artistiques qui semblaient "utiles", aucun sans doute ne pouvait leur servir de modèle. Je pense que beaucoup d'artistes, tout en bouillonnant intérieurement, ont alors vérifié la profondeur des racines du modernisme dans l'art. J'étais l'un d'eux.


31 octobre 2018, Watari, préfecture de Miyagi.

Hatakeyama Naoya

Le "Pin miraculé" a inspiré de nombreux artistes, des chansons ont été composées, des récits tressés, des images dessinées, des photographies prises ou des films tournés. (A Rikuzentakata ont même été créés les biscuits "Tamago-sembei du Pin miraculé"). Mais en réalité, est-ce que tout cela était "utile" ? Ou bien, tels des cris d'artistes, ne s'agissait-il que de l'expression univoque d'émotions ? Dans ce genre de moment, quel aurait été l'avis de Bentham à propos de l'utilité de l'art ?

La plage et la pinède de Takata-Matsubara s'étendent vers l'est depuis l'embouchure de la rivière Kesen. Ou plutôt elles s'étendaient. Le sable de la pinède avait été peu à peu transporté par la rivière. Je ne sais pas combien de siècles voire de millénaires cela avait pris. Mais tout a été emporté par le grand raz de marée et le bois de soixante-dix mille pins a entièrement disparu. Encore aujourd'hui j'ai du mal à croire qu'un paysage puisse être ainsi

ZOOM JAPON Publié par les éditions Ilyfunet

12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133 - Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2108-4483
Imprimé en France

Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info




Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.

Ont participé à ce numéro :
Odaira Namihei , Gabriel Bernard, Koga Ritsuko, Eric Rechsteiner, Gianni Simone, Sekiguchi Ryôko, Steve John Powell, Angeles Marin Cabello, Hatakeyama Naoya, Corinne Quentin, Maeda Haruyo

Takachi Yoshiyuki , Kashio Gaku, Taniguchi Takako, Etori Shoko, Masuko Miho, Marie- Amélie Pringuey, Marie Varéon (maquette)

totalement anéanti, pourtant c'est bien ce qui semble s'être produit. Depuis le lieu appelé Osabe à Kesenchô, voir s'étendre sur le bleu de la mer cette robuste ligne verte me rendait heureux mais ce n'est plus le cas aujourd'hui car c'est un long mur de béton blanc qui s'étend maintenant vers le lointain.
Le fait que le raz de marée soit remonté le long de la rivière Kesen jusqu'à huit kilomètres en amont de l'embouchure a surpris absolument tout le monde. Comme l'eau cherche l'horizontalité, lorsque la hauteur de la vague a atteint quinze mètres elle s'est répandue vers des lieux en contrebas et c'est à huit kilomètres de la côte qu'elle semble avoir trouvé ce point d'horizontalité, dans un endroit qui n'a pourtant rien à voir avec la mer, un lieu qui se trouve en montagne.
C'est cette région de montagnes que ma mère avait quittée pour se marier avec mon père qui vivait dans une maison au bord de la rivière, où, au début du printemps l'odeur de la mer se faisait sentir et de nombreuses mouettes venaient voler. Un chemin longeant la rivière permettait de faire des allers et retours : en remontant vers la montagne on allait vers les souvenirs d'enfance de ma mère, en descendant vers la mer, on retrouvait les souvenirs de notre famille.
La série de photographies que je prends actuellement a commencé sur ce chemin, avec la découverte d'un noyer de Mandchourie. Les noix de cet arbre ne sont pas celles que l'on trouve dans les supermarchés en ville, leur coquille est très dure et sans un marteau on ne peut pas la casser, c'est une noix très courante dans le Tôhoku. Pour répandre ses graines ce noyer utilise souvent les rivières. Dans les recoins où le courant s'arrête et l'eau stagne les noix s'accumulent et flottent alors on peut les récupérer avec une épuisette. On laisse d'abord pourrir le brou puis on lave les noix, on les fait sécher et ensuite on casse les coquilles, ce qui représente déjà un travail assez difficile, mais ensuite, même ouverte, la coquille ne délivre pas simplement sa chair et, avec un objet pointu, il faut aller la déloger dans les recoins, si bien que souvent on la récupère en miettes. On met le tout dans un mortier, on y ajoute petit à petit de l'eau jusqu'à obtention d'une pâte lisse, on ajoute du sucre et de la sauce de soja, et enfin, on y plonge le *mochi* du Nouvel An [de petites boulettes de pâte de riz, ndt], que l'on mange en famille, et tout le monde sourit de plaisir... Si j'ouvre la porte, c'est ce genre de souvenirs qui me reviennent les uns après les autres, interminablement.
Cet arbre, pendant plusieurs années après le séisme n'était pas visible. Ou plutôt c'est moi qui ne m'étais pas aperçu de sa présence. Sans doute parce qu'il restait encore d'autres arbres autour de lui. Mais ils sont morts et quand ils sont tombés seul cet arbre-là est resté debout. Et puis, les feuilles du noyer de Mandchourie se développant plus tardivement que celles des conifères, je ne l'ai remarqué qu'au milieu de l'été, il y a trois ans environ.
Autour de l'axe du tronc, sa moitié orientée vers la mer était totalement morte jusqu'à sa cime alors que la moitié tournée vers la montagne était couverte de feuilles d'un beau vert tendre. Surpris, je me suis approché et j'ai vu que l'écorce sur le tronc vers la mer portait une grosse cicatrice. C'était bien l'énorme raz de marée qui, lorsqu'il était remonté le long de la rivière en charriant toutes sortes d'objets, et sans doute pas seulement des objets, l'avait brutalement percuté et produit cette blessure.

Si je me lance dans le récit de ce qui a suivi je serai trop long et m'arrête donc ici. Je tiens seulement à évoquer les mots qui me sont soudain venus à l'esprit lorsque ce noyer a ouvert la porte entre ma conscience et ma mémoire. Il s'agit de l'expression "la vie continue". Je n'ai aucunement l'intention de prendre une pose prétentieuse en utilisant une phrase en français mais je ne trouve franchement pas d'expression courante en japonais qui exprime ainsi en un seul mot "la vie" tant des humains que des autres êtres vivants.
Le 13 novembre 2015, à Paris, dans un théâtre, un stade et des restaurants ont eu lieu plusieurs attentats terroristes qui ont fait de nombreux morts (130) et blessés (plus de 300). Pendant plusieurs jours, même au Japon, les médias ont montré des scènes terribles et, quelque temps après les faits, j'ai vu à la télévision le reportage d'un journaliste japonais qui interrogeait des passants dans les rues de Paris où régnait encore une ambiance inquiétante. Une jeune femme s'est arrêtée pour exprimer devant le micro sa colère et sa tristesse face à l'absurdité des événements et, tout en parlant aussi de son inquiétude, elle insistait sur l'importance malgré tout de garder son calme et de ne pas changer sa façon de vivre au quotidien, et puis, avant de reprendre sa route, elle a conclu en disant "la vie continue".
Elle a lancé cette phrase sur un ton un peu brutal, ce n'était pas ce qu'on peut appeler des paroles de consolation. Pourtant, moi, j'ai eu le sentiment que cette phrase m'apportait un profond apaisement. J'ai eu le sentiment que les mots que je regrettais de ne plus entendre autour de moi depuis le séisme, c'était exactement ces mots-là.

Tôkyô, décembre 2020

Hatakeyama Naoya

Traduit du japonais par Corinne Quentin

Texte original : Art Support Tohoku-Tokyo 2011→2021

Né en 1958 à Rikuzentakata dans la préfecture d'Iwate. En 1997, **Hatakeyama Naoya** a reçu le Prix de la photographie Kimura Ihei et le Prix d'art Mainichi en 2000. En 2001, il a participé à l'exposition ***fast and slow*** du Pavillon japonais pour la Biennale internationale d'art de Venise. Prix du ministère de l'Education japonais pour son exposition ***Natural Stories*** au Musée de la Photographie de Tôkyô en 2011, présentée ensuite au Musée Huis Marseille à Amsterdam, puis en 2012 au Musée d'art moderne de San Francisco. Il a participé à l'exposition ***Architecture. Possible here ? Home-for-All*** en 2012 au Pavillon japonais pour la Biennale internationale d'architecture de Venise. Il a publié ***Lime Works*** (Seigensha 1996, 2007), ***Underground*** (Media Factory 2000), ***Blast*** (Shogakukan 2013). Plusieurs de ses livres sont parus en France aux éditions Textuel ***La houillère de Westphalie*** et Light Motiv ***Terrils, Kesengawa*** et ***Rikuzentakata***.

A SAVOIR L'architecture au service du goût

Depuis toujours, les hommes ont rivalisé d'ingéniosité pour construire des espaces pour préserver les produits à consommer.

Cuisine et architecture ? Voilà une association qui peut surprendre. Et pourtant, des "constructions" ou des "structures", pour mieux conserver les aliments (grenier, garde-manger), pour les stocker (citerne, silo, cave), ou pour les sécher existent partout dans le monde.

Dans les campagnes japonaises, on trouve encore ces constructions : haie en pierre, cabanes, barrières... L'algue *nori* était autrefois cultivée et séchée dans la baie de Tôkyô (une variété, hélas, aujourd'hui en voie de disparition). Dans les estampes, on découvre des colonnes dressées dans la mer afin que les *nori* puissent s'accrocher dessus.

Pour la culture du thé en vue du *gyokuro* (thé vert de haute qualité) ou du matcha, on construit une sorte de toit sur les champs, à la fois pour protéger les plants du froid ou d'une gelée tardive, mais aussi pour filtrer la lumière du soleil durant deux semaines avant la récolte, pour augmenter le parfum et l'*umami* des feuilles. Aujourd'hui, ces toits sont faits de tubes en fer et de tissu en polyéthylène, mais étaient jadis en bambou et en paille (quelques producteurs de Kyôto font perdurer cette tradition aujourd'hui encore).

Dans le département d'Ehime, sur l'île de Shikoku, on élève des haies de cyprès, presque comme un labyrinthe, pour protéger les agrumes tandis qu'à Nagasaki, on monte une sorte de plateau sur la mer pour y faire sécher les navets. Le vent de la mer doit souffler de bas en haut, raison pour laquelle on le construit toujours à quelques mètres de hauteur.

Dans les régions de la culture du kaki, on remarque souvent la présence de *kakiya*, ou maison de kaki. Tous les ans, on dresse une sorte de grande cabane où les fruits épluchés sont mis à sécher.



DR

Le séchage de l'algue nori.

Le séchage des aliments est l'objectif le plus fréquent de ce genre de constructions traditionnelles, et on y entrevoit l'importance d'un moyen de conservation en grande quantité et d'une qualité stable.

Dans son célèbre *Architecture sans architectes* (Editions du Chêne, 1980), Bernard Rudofsky présente des architectures des quatre coins du monde, toujours édifiées par des non-architectes, qui n'entrent pas dans les canons de l'histoire de l'architecture occidentale. Selon l'architecte FUJIMORI Terunobu, ces constructions au Japon seraient dans la lignée des *chashitsu*, pavillon du thé, qui sont le fruit d'un "bricolage", dans le sens de Levi-Strauss. Plusieurs styles et matières sont mélangés pour répondre à un besoin.

Ces constructions font partie du paysage de la campagne japonaise et sont toujours liées aux spécificités climatique et géographique. Il ne faut pas oublier l'importance de ces fabrications traditionnelles et des goûts irremplaçables qu'elles confèrent. Car l'hygiénisme à l'excès des Japonais fait que de moins en moins de producteurs pratiquent ces techniques de séchage naturelles. Jusque quand pourra-t-on apprécier ces architectures éphémères et indispensables, créatrices de délices... ?

SEKIGUCHI RYÔKO

LA RECETTE DE HARUYO

DAIKON NO SOBORO ANKAKE

(Mijoté de radis blanc au porc)



PRÉPARATION

1 - Éplucher puis découper le radis blanc en rondelle de 1,5 cm à 2 cm d'épaisseur, puis couper en quatre.
2 - Éplucher puis découper le gingembre en bâton.
3 - Dans une casserole, faire revenir le gingembre dans l'huile sésame.
4 - Incorporer le porc haché, puis faire revenir.
5 - Ajouter le radis blanc et le faire revenir.
6 - Ajouter l'eau, le *dashi*, le sake, la sauce de soja et le *mirin*.
7 - Couvrir avec du papier aluminium et laisser cuire pendant 15 minutes environ.



8 - Quand le radis est ramolli, incorporer hors du feu la fécule délayée dans 4 cuillères à soupe d'eau puis bien mélanger.
9 - Remettre sur le feu et faire bouillir.
10 - Servir aussitôt.

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)

1/2 (environ 400 g) radis blanc (*daikon*)
100 g de porc haché ou 100 g de poulet haché
20 g de gingembre

2 cuillères à soupe de *dashi* (bouillon clair)
2 cuillères à soupe de sauce de soja
200 ml d'eau
100 ml de sake
3 cuillères à soupe de *mirin* (liqueur de riz)
1 cuillère à café d'huile de sésame

2 cuillères à soupe de fécule





Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Une plongée dans l'ambiance rétro des années 50 qu'une bonne partie des retraités actuels ont bien connue et qu'ils chérissent encore.

Un petit tour dans le Japon des 50's

A Fukuyama, le parc d'attractions Miroku no Sato ne manquera pas de plaire aux nostalgiques de l'ère Shôwa.

Les parcs d'attractions ont généralement des noms qui vous donnent une bonne idée de leur thème. Edo Wonderland et Sanrio Puroland, par exemple, sont tous assez explicites. Mais que peut-on attendre d'un parc nommé Village of the Future Buddha (*Miroku no Sato*), un parc de loisirs situé dans les collines près de Fukuyama, dans la préfecture de Hiroshima ? Selon INOUE Yoshifumi, responsable des relations publiques de Tsuneishi LR Inc, la société qui possède et gère le parc, c'est un endroit où *"trois générations (enfants, parents et grands-parents) peuvent s'amuser"*.

Fidèle à cette promesse, avant même de franchir les portes, vous voyez déjà des signes indiquant que Miroku no Sato n'est pas un parc à thèmes ordinaire. Juste à l'extérieur de l'entrée, vous trouverez un bâtiment abritant une source d'eau chaude (*onsen*). Devant, une file de voitures des années 1950, dont une Subaru jaune moutarde, version japonaise de la classique Fiat 600.

En y pénétrant, on a l'impression de se retrouver dans un décor de film des années 1950 avec des rues faiblement éclairées, des lanternes en papier en forme de bouteilles de bière Kirin suspendues à l'extérieur de minuscules bars, des murs encombrés de vieilles enseignes métalliques annonçant tout type de commerces allant de l'horloger au poissonnier. Des affiches annoncent les "derniers" films. C'est un petit instantané authentique du Japon de l'ère Shôwa (1926-1989). Mais ce n'est qu'un avant-goût de ce qui nous attend.

Une fois dans le parc, les surprises continuent en remontant la rue, en passant devant des boutiques de souvenirs et des cafés. Il y a un endroit où vous pouvez nourrir les poules et acheter des œufs frais. Ou encore un petit jardin de promenade, avec son étang, ses ponts en bois et ses pins taillés en pompon. Le calme béatifique du jardin contraste avec le brouhaha de la fête foraine, où les cris des manèges voisins sont portés par la brise.

Sur la large esplanade en haut de la rue, vous trouverez tous les manèges que vous attendez d'une fête foraine traditionnelle : montagnes russes, grandes roues et même un manège tout droit sorti de Mary Poppins. Pour ceux qui recherchent plus d'adrénaline, montez à bord de la chaloupe Super Viking, qui se déplace d'avant en arrière avec une vigueur vertigineuse. Ou le terrifiant marteau géant, qui balance les passagers dans le ciel, puis les laisse suspendus à l'envers comme des chauves-souris pendant plusieurs secondes à vous couper le souffle.

Mais si les manèges vertigineux ne sont pas votre tasse de thé, cherchez le portail sur la droite, juste avant d'arriver aux manèges. Comme l'armoire de C. S. Lewis, auteur du *Monde de Narnia*, c'est un portail vers un autre espace et un autre temps. Il s'agit de l'Itsuka-kita Michi, "la route que l'on a dû déjà emprunter". Les scènes de rue du premier bâtiment n'étaient qu'une mise en bouche. Car ce n'est pas seulement un musée, il s'agit d'une véritable plongée dans la nostalgie de l'ère Shôwa.

Le jardin extérieur vous met dans l'ambiance avec des scènes de la vie rurale – une ferme en bois où le seul appareil électrique est un vieux téléviseur, un grand bassin en pierre devant la porte pour piler le riz et en faire des gâteaux de riz *mochi*, une grange avec toutes sortes de vieux outils agricoles en bois,

des gerbes de riz suspendues à l'envers sur des étagères pour sécher.

A l'intérieur du bâtiment du musée, un dédale de passages forme un tunnel temporel qui vous ramène dans les magasins de jouets, les confiseries, les vieux magasins d'appareils électriques et les salles de classe des années 1950. Des voitures moulées sous pression, des ensembles Scalextric et toutes sortes d'objets d'époque abondent. Le vrai plaisir commence lorsque vous atteignez le centre-ville, où un petit labyrinthe de rues recrée le monde flottant, dans le style des années 1950. De la musique jazz sordide s'échappe des bars à hôtesses portant des noms comme Babylon et Bar Romance. Un ivrogne de cire sort en titubant d'un bar, sous l'œil attentif d'un policier qui se tient à l'extérieur d'un *kôban* (poste de police de quartier), vélo à la main, pour veiller à ce que les choses ne dégénèrent pas. De petits bars à sushis et des restaurants de *râmen* (voir *Zoom Japon* n°26, décembre 2012), avec des vitrines en verre présentant des modèles rudimentaires de leurs plats (plus grossières que les somptueuses recréations d'aujourd'hui), côtoient un petit sanctuaire de coin, des maisons en bois branlantes et un magasin avec une grosse pile de *geta* (socques en bois) à l'extérieur.

Mais il ne s'agit pas d'une simple série d'objets exposés devant lesquels on peut s'émerveiller un instant puis passer à autre chose. Au contraire, grâce à des effets sonores authentiques, vous vous immergez totalement dans l'atmosphère. Vous entendez des bribes de conversation, les klaxons des voitures retentissent, un train passe. Vous montez les escaliers de la gare et pénétrez dans le wagon en attente, ou bien vous entrez dans un piano-bar. Puis on s'aventure dans l'escalier rose en colimaçon du Sunset Cabaret Bar.

Au-dessus des rues étroites, parmi le fouillis de toits et de balcons, des étendoirs à linge et des chats s'étalent dans tout le fouillis anarchique de la vie urbaine pré-moderne. Si vous connaissez un tant soit peu le Japon, vous savez que ce monde n'a pas encore totalement disparu. Vous pouvez encore tomber sur des scènes comme celles-ci dans les vieux quartiers de certaines villes de l'Archipel. Certaines parties du trajet en train à la sortie d'Ôsaka, par exemple, vous rapprochent tellement que vous pouvez presque tendre la main aux gens chez eux et leur serrer la main. Dans le Japon du XXIe siècle, les flics à vélo et les gerbes de riz suspendues pour sécher sont encore des curiosités omniprésentes, du moins pour l'instant.

Qu'est-ce qui a donc poussé les exploitants du parc à présenter ce souvenir magique du passé récent du Japon ? *"Nous voulions que les clients de tous âges puissent profiter du parc,* explique M. INOUE, et nous avons donc décidé d'en faire une attraction que les clients plus âgés apprécieraient également. *Itsuka-kita Michi* reproduit l'atmosphère nostalgique d'une vieille ville de l'ère Shôwa. Pour les



Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Le policier en faction devant le kôban*. Une image encore familière de nos jours.*


Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Des manèges à sensation permettent aussi de séduire un public plus jeune.



Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Malgré son côté désuet, le parc attire les nostalgiques d'une époque révolue.

clients plus jeunes, il s'agit d'une nouvelle expérience et ils apprécient l'atmosphère rétro de l'attraction, qui reflète le thème de Miroku no Sato, à savoir *"un parc à thèmes où trois générations peuvent s'amuser."*

Environ trois Japonais sur quatre sont nés pendant la longue ère Shôwa et, alors que le Japon vient de s'engager dans la nouvelle ère Reiwa, l'intérêt pour le passé récent est en plein essor. Il y a quelque chose d'irrésistiblement poignant à revisiter l'histoire récente, un passé dont on peut encore se souvenir. C'est une mémoire vivante qui disparaît sous nos yeux, comme Eurydice qui échappe à Orphée.

Mais Miroku no Sato ne s'occupe pas seulement de nostalgie des années 1950. Un parc de dinosaures a récemment été installé, avec des dinosaures en mouvement, et une maison hantée a récemment ouvert. En hiver, le parc brille par ses illuminations spectaculaires.

Si vous avez un petit creux, le restaurant en plein air est un délice. Commandez le barbecue DIY et on vous apportera un gril portable à gaz et une montagne de bœuf, de porc, de saucisses, de choux, de potiron, d'aubergine et d'oignon, le tout découpé en tranches et prêt à être cuisiné par vous-même.

Mais on se demande encore comment le parc a obtenu ce nom. Pour des oreilles occidentales, cela semble fantaisiste, voire mystique. La réalité, cependant, s'avère plus prosaïque. Dans la culture japonaise, le futur Bouddha, *Miroku Bosatsu,* est une figure familière et compatissante, qui attend le moment où il reviendra dans ce monde. Et, selon M. Inoue, *Miroku Bosatsu* est le "Honzon *ou divinité principale du temple où le groupe Tsuneishi se rend pour les cérémonies". "Cependant,* ajoute-t-il, *le parc n'a aucun lien avec le bouddhisme."*

Pour terminer votre visite à Miroku no Sato, retournez là où votre aventure a commencé – l'*onsen*. Un dernier petit coup d'œil dans les rues des années 1950, puis vous vous glissez dans le bain et laissez les eaux presque brûlantes faire fondre tous vos malheurs. Vous contemplez avec bonheur le petit jardin de bambou où de douces lumières scintillent dans l'obscurité qui s'approche et où la vapeur s'élève dans le ciel noir. Et soyez reconnaissant que la source d'eau chaude soit un élément du vieux Japon qui n'est en aucun cas amené à disparaître.

Steve John Powell
& Angeles Marin Cabello

POUR S'Y RENDRE

DEPUIS LES GARES DE TÔKYÔ, D'ÔSAKA OU DE HIROSHIMA, il suffit d'emprunter le shinkansen jusqu'à la gare de Fukuyama. Prenez ensuite un bus de la compagnie Tomotetsu en direction de Miroku no Sato.
638-1 Fujiechô, Fukuyama, Hiroshima 720-0543
www.mirokunosato.com

cours

● Atelier à distance : Écriture de haïku et tanka. Brièveté de la forme, évocation des saisons, images poétiques fulgurantes : le haïku permet de s'exprimer sur les sujets de la vie quotidienne, les petits et les grands sentiments, le passage du temps...
2h - 35€TTC
www.espacejapon.com

● Stage intensif de japonais pour débutant (en présentiel ou distanciel) du 11 mai au 18 juin 2021 - 24 h - mar. et ven. 19h-21h - 299€ TTC.
www.espacejapon.com

événements



pour l'achat de 3 livres sur www.issekinicho.fr

divers

● Photographe pro recherche jeune fille et un couple pour photos sur le thème des anges. En vue livre. 06 85 12 97 88 Alain

● Vente de SAKE et autres alcools japonais sur toute la France sur https://toulousesakeclub.com

● Atelier Kaba EURL
Architecture et paysage
- la création et la réalisation de jardins japonais.
- l'aménagement intérieur et extérieur résidentiel ou commercial.
tél : 01 4113 6005 contact@atelierkaba.fr http://atelierkaba.fr



Natto bio fabriqué en France
en vente sur
www.natto-dragon.com





Charlotte HODEZ, Avocat
Sidonie ROUFIAT, Avocat et Médiateur
Mettent leurs compétences à votre disposition en matière de :
- Droit du séjour et du travail des étrangers
- Droit du travail (individuel et collectif)
- Droit de la famille
- Droit médical et réparation de préjudices corporels
- Droit pénal

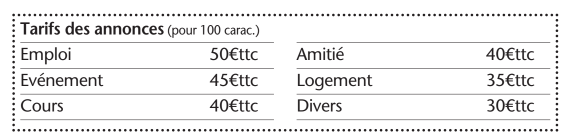
Conseil et assistance devant les juridictions.
Résolution amiable des conflits

Notre atout :
notre expérience des relations franco-japonaises
HODEZ ROUFIAT AVOCATS ASSOCIES (A.A.R.P.I.)
25 boulevard Voltaire - 75011 Paris
Tél. 01 55 80 57 40, contact@hravocats.fr



Abonnez-vous à la chaîne "A la Japonaise"
NIHONGOTHÈQUE & HUMEUR de Ritsuko
sur **YouTube**
#alajaponaise





Tarifs des annonces (pour 100 carac.)

Emploi	50€ttc	Amitié	40€ttc
Evénement	45€ttc	Logement	35€ttc
Cours	40€ttc	Divers	30€ttc

Pour ne manquer aucun numéro, pensez à vous abonner !

ABONNEMENT EN LIGNE www.zoomjapon.info

28€
Envoi en France
10 numéros / an + Club ZOOM
UE et Suisse 42 €, Autres 56 €
Pas de publication en janvier et en août.

Autre moyen de paiement : envoyez un chèque à l'ordre de « Editions Ilyfunet » à Editions Ilyfunet - Zoom Japon, 12 rue de Nancy 75010 Paris avec les informations suivantes : votre nom, adresse postale, email ou numéro de téléphone.
Pour tous renseignements : 01 47 00 11 33 - courrier@zoomjapon.info

Cadeau du mois

Livre *Ma cuisine bio japonaise - Les bienfaits de la nature dans mon assiette* de SHIMIZU Emi (Éditions Akinome)



Pour participer au tirage au sort, envoyez nous par mail à *club@zoomjapon.info* votre numéro d'abonné en répondant à la question suivante : Quel édifice a été conçu par KUMA Kengo ? : 1. Cité des arts et de la culture à Besançon 2. Maison de la culture du Japon à Paris 3. Arènes de Nîmes
Tous les nouveaux abonnés peuvent participer. Jusqu'au 30 avril 2021.